

de notre affection. Comment pourra-t-elle résister à l'amour de Rodolphe, de Wilhelmine et au mien réunis !

Hélas ! le pauvre homme se trompait étrangement et, dans la simplicité de son âme, il croyait à l'existence de sentiments dont les pulsations ne battaient réellement que dans sa poitrine. Il aimait si fort, si naïvement son Rodolphe que tout ce que Rodolphe distinguait avait la clé de son cœur, et que du moment où Herminia avait été sa belle-fille, il l'avait chérie de toute la tendresse qu'il lui supposait pour son fils. Aussi roulait-il dans son cerveau mille projets d'éducation progressive qui, basée sur une bienveillance intelligente, devait en peu de temps dépouiller cette plante inculte de sa rude écorce et développer en elle les fruits savoureux de la civilisation.

Nous ne parlerons pas d'Herminia qui nous révélera plus tard ses propres sensations. Quant à Rodolphe, il était calme et sérieux. Son empressement auprès de sa femme ne trahissait aucune de ces préoccupations amoureuses qui absorbent d'ordinaire les jeunes époux à la clarté de la lune de miel. Marié depuis dix jours, il paraissait l'être de dix ans et traitait sa femme avec amitié et considération, mais sans élan, sans cette chaleur communicative qui établit une chaîne magnétique entre deux âmes. Il l'avait dit à son père. Herminia devait être pour lui une amie plutôt qu'une amante, — qu'on nous passe cette appellation vieillie — la femme lui plaisait : il était disposé à la rendre heureuse par tous les moyens que lui suggérerait la raison dépouillée d'amour ; il n'aspirait qu'à la tranquillité, aux joies dépoétisées mais certaines du foyer domestique ; il espérait enfin trouver dans cette union le premier engrenage de la roue qui devait le conduire à l'indépendance et, dans sa détermination, son cœur avait été d'accord avec son calcul.